

## Brèves littéraires

*Brèves*

# Le péché d'Éloïse

Francine Bertrand

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, F. (2005). Le péché d'Éloïse. *Brèves littéraires*, (70), 61–67.

## FRANCINE BERTRAND

### *Le péché d'Éloïse*

Les premières notes pénètrent sous sa peau et elle frissonne. Il est là, dans toute la splendeur de ses habits sacerdotaux. Elle le fixe, émue de voir des sillons de concentration traverser son front quand il tourne les pages du missel. Dans cet espace clos, des visions érotiques envahissent soudain son esprit. Elle l'aime, ce serviteur de Dieu, cet ami d'enfance retrouvé. Un torrent d'émotions la submerge. L'excitation se niche au creux de son ventre. Rouge de honte, elle quitte l'église. Sur le parvis, elle aspire l'air en larges bouffées et attend de reprendre contenance. Puis elle traverse le village, pénètre dans la maison, s'enferme dans sa chambre. Elle fait glisser le panneau amovible du secrétaire, prend une feuille de papier, plonge sa plume dans l'encre. À mesure que la pointe glisse, Éloïse se retient pour ne pas crier les mots, hurler les phrases qui surgissent.

*Mon bien-aimé Charles,*

*De ma fenêtre, je vois le ciel rejoindre l'eau du fleuve et y mêler ses couleurs. Tout échappe à ma raison. J'entends encore ta voix résonner dans le sanctuaire tandis que mon regard glisse sur la courbe de ta nuque en essayant d'oublier l'étole qui la borde. Nous fûmes soudain seuls dans l'église. Je tente d'écrire des mots rassurants, mais il n'y a qu'une grande*

*détresse en moi. Hélas, aucune étreinte ne viendra m'apaiser.*

Elle glisse la lettre dans une enveloppe, descend la camoufler à la cave derrière des pots de confiture, reprend sa place devant le poêle. Philippe, son époux, revient à son tour de la messe. Les mains tremblantes, Éloïse s'active devant ses chaudrons pendant que son mari lui raconte des banalités. Afin de paraître attentive, alors qu'elle n'entend que le raclement de la fourchette sur la porcelaine, elle se raccroche à des gestes du quotidien, cent fois répétés. La main à la peau parcheminée enserre soudain sa taille au moment où le filet ambré de la théière coule dans la tasse de faïence. Un mouvement de recul incontrôlable lui fait renverser le liquide bouillant. Décontenancé par cette réaction, il interroge sa femme du regard, mais Éloïse retourne à son ouvrage. Le visage fermé, Philippe lape lentement le breuvage. Il est devenu méfiant depuis ce remariage avec une femme plus jeune. Une inquiétude permanente le ronge. Il se lève de table et, sans un mot pour elle, retourne au presbytère où des corvées l'attendent.

\* \* \*

L'automne a fait place à l'hiver. Les bruits extérieurs se sont feutrés peu à peu. Dans sa chambre devenue son refuge, Éloïse trace à nouveau les mots emmagasinés durant sa nuit blanche.

*Mon bien-aimé Charles,*

*Ce matin encore, j'espérais te croiser sur le pont. C'est moi qui ai inscrit les premières traces dans la neige fraîchement tombée. Seule, j'ai regardé les glaces entrouvrir leurs lèvres sous l'effet de la marée puis se compresser dans un craquement sourd. Elles reflétaient si bien mes propres sentiments. Sous le ciel bleu et froid, l'atmosphère s'est rétrécie autour de moi à cause de la honte qui m'habite. J'ai peur des mots que je pourrais écrire. Pourtant, tracer des lettres pour toi me confirme chaque fois que j'existe vraiment.*

Dès que Philippe passe la porte, elle bondit et cache sa correspondance sous le sous-main. Cette nouvelle lettre ira rejoindre la précédente, derrière les pots de verre poussiéreux.

\* \* \*

Au lieu de se rendre à la procure comme prévu, Philippe préfère en terminer avec le récurage. Il entend la porte de l'église s'ouvrir doucement et jette un regard par le rideau entrouvert du confessionnal. La silhouette d'Éloïse se dirige vers le chœur. Déconcerté par sa présence en ces lieux, il n'ose pas se manifester et attend dans le noir.

La porte de la sacristie s'ouvre. Le vicaire Desrochers apparaît et laisse passer la femme devant lui. Philippe traverse la nef à son tour. À travers la paroi il entend des murmures entrecoupés de silences. Troublé,

emporté par un sentiment de jalousie, il projette des images dans sa tête, des images que son sens moral se refuse à admettre. Quand les voix se rapprochent, il se dissimule derrière l'autel. Éloïse ressort aussi délicatement qu'elle était entrée.

À son retour à la maison, Philippe dévore son souper sans y goûter, en silence. Il étudie sa femme à la dérobée mais ne remarque aucun changement d'attitude, sauf le passage furtif d'un voile de tristesse dans son regard lorsqu'elle se croit seule dans la pièce. Quoique peu rassuré par son comportement, il se résout à attendre quelques jours avant de chercher plus loin.

\* \* \*

Éloïse apprend vite que dans la souffrance les mots viennent plus facilement. L'émotion monte de son ventre à tout moment de la journée et écrire la soulage de sa tourmente.

*Mon bien-aimé,*

*Tout à l'heure, des enfants que j'aurais voulu nôtres déambulaient en file indienne et faisaient craquer la mince couche de glace qui s'était formée pendant la nuit. Mon regard s'est porté jusqu'à l'autre rive et j'ai laissé mon esprit errer vers les souvenirs qui nous unissent, aussi vagues soient-ils. J'ai revu les traces profondes laissées derrière nous par les lisses du traîneau qui, il y a une semaine, nous emmenait tous les deux là où notre devoir nous attendait, là où*

*la vie et la mort se côtoyaient. Je revois ton visage rougi par le froid, ton nez droit, ta bouche charnue, la rondeur de ta joue, tes sourcils broussailleux et arqués sous la concentration, la profondeur de tes yeux qui scrutaient le chemin à travers la tempête, tes mains essayant de régler l'allure du cheval. Ma trousse de sage-femme serrée contre moi, mes pieds posés sur le coffret des derniers sacrements, j'ai senti une joie intérieure m'envahir. Il y a des moments où les mots sont inutiles. J'ai gardé le silence.*

\* \* \*

Un pâle soleil filtre par les vitraux et répand une lumière vaporeuse dans la nef. Philippe est agenouillé et prie. Son âge et la peur soudaine de la solitude lui pèsent. Hier il a découvert un paquet de lettres dissimulé derrière des pots de confiture. À la lecture de l'une d'elles, l'incrédulité a fait place à la colère. Comme il a été naïf de croire que les hommes d'Église sont à l'abri des passions charnelles ! Trahi par sa femme et par ce prêtre qui se dit son ami, ses pensées dérivent sans cesse vers ces bouts de papier.

Poussé par une curiosité morbide, il retourne à la cave dès la nuit suivante. La dernière lettre est devant lui. Rien ne l'empêche de la remettre en place sans la lire, mais emporté par sa jalousie, il l'ouvre.

*Mon cher Charles,*

*Le rayonnement de ton corps me manque tellement. Combien de temps vais-je tenir ainsi, l'âme de plus*

*en plus instable ? Je sens le vertige me gagner, je pars à la dérive. Je veux encore plus, je veux l'impossible et cela me tue lentement. J'ai besoin de toi pour vivre, mais tu appartiens à quelqu'un d'autre. C'est Lui qui a la priorité. Mon amour pour toi pourrait éclabousser ton destin et je ne le veux pas. Tu n'es en rien responsable du brasier qui me consume. Dans la solitude de ma chambre, je me laisse imprégner par ton nom, dit et redit haut et fort afin de le rendre plus concret. Je ne peux plus supporter le poids de ces mots inutiles.*

Philippe est bouleversé par la passion de sa femme et s'aperçoit qu'il l'a perdue. Dans la cuisine, le lendemain matin, il la regarde s'affairer et voudrait comme autrefois poser son visage contre le sien, effleurer sa gorge. Il se contente de sourire tristement. Impuissant à lutter, il passe la porte, se met en route, franchit le pont, enjambe les rochers et s'avance dans l'eau du fleuve.

\* \* \*

Éloïse a gardé ses doutes pour elle et Philippe a droit à des funérailles religieuses. La voix forte mais émue de l'abbé Charles Desrochers retentit dans le sanctuaire. Les yeux secs, Éloïse fixe le cercueil. Elle n'a plus de larmes pour son époux. Elle les a toutes versées pour son inaccessible bien-aimé qui s'agite devant les paroissiens réunis.

\* \* \*

Dans la pièce, une lampe diffuse une douce clarté. Le corps d'Éloïse est affaissé sur le vieux secrétaire. Sa main décharnée retient dans la mort une feuille de papier jauni aux plis incrustés jusqu'à la déchirure. Éparses sur le buvard, quelques enveloppes, un ruban de soie rose. Un parfum subtil de fleurs flotte autour du visage ridé aux yeux fixes. En sourdine, les touches à peine effleurées d'un piano laissent en suspens les notes d'une musique prenante. Puis c'est le silence. Seul l'écho des dernières notes accompagne le départ de la vieille femme. Dans quelques heures, son cadavre sera découvert, son péché dévoilé. Le destin ne lui aura pas permis de garder caché plus longtemps ce lourd fardeau qu'elle traîne depuis cinquante ans. Sa dernière pensée fut pour un homme à la chasuble brodée d'or. Il se prosterne devant son Dieu et jamais elle ne le rejoint.